

Prologue

Une nuit d'octobre 1358 aux environs de Carcassonne

Les deux Dominicains chevauchaient en silence dans la plaine baignée par la lueur blafarde de l'astre lunaire. À quelques centaines de mètres de l'amas rocheux qui se découpait à l'horizon, celui qui était en tête fit signe à son compagnon et, tirant sur ses rênes, arrêta sa monture à la robe sombre. Ils mirent tous deux pied à terre et époussetèrent leurs tuniques serrées par des ceintures de cuir auxquelles pendaient des dagues. Le plus grand rabaissa en arrière la capuche noire de son capuce, dévoilant un visage sévère, des lèvres fines, un nez d'aigle et un crâne dégarni surmonté d'une tonsure de cheveux bruns. Prenant la bride de son cheval, Nicolas Eymerich, inquisiteur général d'Aragon, fit quelques pas, humant l'air humide de la nuit. Il revint vers frère Guillaume, le jeune novice qui officiait à ses côtés comme secrétaire avec pour mission : transcrire fidèlement sur parchemin les séances d'interrogatoire auxquels on soumettait les hérétiques. Eymerich ne tirait pas de plaisir de la torture, mais s'en servait volontiers comme outil pour délier les langues. Il avait simplement été investi d'une mission et la remplissait du mieux qu'il pouvait. Il avait même réussi à détourner la bulle papale de 1252 autorisant la Sainte Inquisition à recourir seule une fois à la question, en légitimant son utilisation à plusieurs reprises si l'on trouvait

de nouveaux chefs d'accusation à l'encontre de l'hérétique. Il était zélé, implacable et se considérait comme un soldat de Dieu en guerre contre le mal.

– La lune est pleine. C'est une nuit propice au déchaînement des forces infernales, maugréa l'inquisiteur. Le malin doit déjà être à l'œuvre. Frère Guillaume, prends ton matériel et allons-y.

Depuis un an qu'il avait été nommé à cette charge par Innocent VI, Nicolas Eymerich, théologien chevronné, ne chôma pas. Il n'avait pas son pareil pour confondre les hérésies et pourchassait sans pitié les suppôts de Satan dans toute la région.

Guillaume sortit de ses sacoches une besace et inspecta son contenu. La bouteille d'encre, la plume et le parchemin nécessaires à leur équipée infernale n'avaient pas souffert du voyage. Le jeune moine avait un don précieux : il avait de l'oreille. Il était capable de reconnaître la moindre note et de retranscrire fidèlement les différentes inflexions des chants grégoriens qui résonnaient dans le secret des abbayes en dessinant les neumes carrés sur les portées à quatre lignes. C'est d'ailleurs dans l'une de ces abbayes qu'Eymerich l'avait découvert. Il avait tout de suite compris comment il pouvait tirer parti de ce talent et l'avait engagé pour l'assister. Mais au service de l'inquisiteur, ce n'était pas la même musique qu'il reportait sur ses parchemins. Guillaume était capable de reconnaître le moindre son, d'interpréter la moindre nuance de la voix, de comprendre le moindre mot lâché dans un souffle ou un râle d'agonie. Les séances de torture auxquelles il avait assisté le dégoûtaient, mais il était au service de Dieu et il admirait la détermination et le courage de son maître qui n'hésitait pas à enquêter et à mettre sa vie en danger en se confrontant directement au mal qu'il pourchassait. Ce soir de pleine lune, l'inquisiteur était nerveux. Il était venu en pleine campagne, sans escorte, pour être le

plus discret possible. Il pourchassait depuis plusieurs mois une puissante sorcière, et les rumeurs sur elle allaient bon train. On la disait fiancée au diable et capable par ses chants et ses incantations de tuer un homme sur place. L'inquisiteur ne prêtait guère l'oreille à ces superstitions, mais il la pensait tout de même responsable d'une épidémie qui ravageait la région. La maladie qui rappelait la peste noire à la sinistre réputation était certainement de nature satanique et répandue par un maléfice. Il voulait assister à la cérémonie au cours de laquelle les démons étaient invoqués, et la maladie, transmise. Il comptait observer, prendre des notes et surtout découvrir l'identité de la sorcière qui officiait en tant que grande prêtresse. Il avait obtenu l'après-midi même l'information qui lui manquait : la date et le lieu de la cérémonie. Il l'avait arrachée à l'une de ses complices sous la souffrance. Il revoyait en frissonnant le corps déformé par la torture de la femme vendue aux démons d'un autre âge et entendait encore ses cris. Avant qu'elle n'abjure sa foi immonde, il avait fallu lui écraser les mains et lui faire subir la torture de l'eau. Le bourreau, après lui avoir arraché les lèvres et les dents avec des pinces chauffées à blanc, lui avait fait ingurgiter six litres de liquide avant qu'elle n'avoue ses crimes et ne dénonce les pratiques occultes d'autres femmes de la région, et notamment de la fameuse sorcière qui intéressait tant Eymerich.

Arrivés au pied de l'amas de roches, ils attachèrent les chevaux et entreprirent de l'escalader discrètement. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin du sommet en entendant une étrange mélodie chantée par des voix féminines. Ils poursuivirent leur ascension en faisant encore plus attention à ne pas faire de bruit. Au sommet, ils se couchèrent sur la roche et observèrent ce qui se tramait en contrebas.

Au milieu d'un cirque de pierre naturel éclairé par des torches reposait, sur un autel central en pierre, un grand

caisson métallique rectangulaire de la taille d'un homme. Il ressemblait à un cercueil. Son contour était finement ciselé de figures humaines étranges, aux traits monstrueux. Un enchevêtrement de visages et de corps d'enfants, de femmes, d'hommes agonisants dans des postures improbables, comme s'ils avaient été broyés par une main démoniaque. Autour de l'étrange caisson, des femmes vêtues de robes noires tenant chacune de grandes tiges métalliques évasées en leurs extrémités, comme des trompettes, se balançaient sur un rythme lancinant en psalmodiant dans une langue inconnue. Nicolas Eymerich fronça les sourcils. L'inquisiteur n'avait jamais assisté à pareille cérémonie. Mais il lui suffit de regarder l'expression des visages gravés sur le coffre et d'entendre les incantations étranges qui montaient pour être convaincu qu'il avait affaire à un culte païen, à quelque chose de démoniaque. Il fit signe à Guillaume de commencer à noter ce qu'il voyait. Cela servirait pour le procès de ces possédées. Soudain, les voix se turent, et deux femmes firent leur apparition. La première semblait très âgée. Elle avait le visage ridé et arborait une longue chevelure grise attachée en queue de cheval. Sa robe noire était brodée de signes complexes avec du fil d'or. *Voici donc sans nul doute la fameuse sorcière*, se dit l'inquisiteur. Elle conduisait la seconde, une jeune fille maigrichonne et malade qui semblait dans un état second. Elle portait une robe blanche et avançait lentement, pieds nus... Sans doute une pauvre paysanne que ces furies allaient offrir en pâture à leur démon. Guillaume, le regard affolé, tira la manche de la robe de l'inquisiteur pour attirer son attention. Eymerich détourna les yeux du spectacle fascinant auquel il assistait.

– Je sais ce que tu penses, mais nous ne sommes pas là pour la sauver, chuchota-t-il. Nous ne pouvons rien faire sinon témoigner de notre mieux que Satan est à l'œuvre ici.

Elles sont trop nombreuses et nous enchanteraient par leurs sorts. La puissance du diable est trop forte ici. Mais ne t'inquiète pas, nous arrêterons la sorcière et ses disciples dès demain et les purifierons par le feu. Maintenant, regarde et note tout ce que tu peux !

La jeune fille s'était allongée dans le cercueil. La sorcière referma le couvercle et l'attacha avec un lourd cadenas. Elle alla ensuite s'asseoir sur un fauteuil en bois ouvragé, sculpté de crânes qui luisaient à la lumière des torches. Dès qu'elle se fut bien installée, elle lança un ordre dans une langue inconnue aux syllabes sifflantes. Eymerich vit ses disciples faire glisser les tuyaux dans des orifices placés tout autour du sarcophage qu'il n'avait pas remarqués au milieu des visages gravés. Elles placèrent les extrémités évasées à la hauteur de leur bouche et entonnèrent un chant aux notes lugubres et dissonantes. La complainte maléfique, sortie tout droit de l'enfer, résonna dans le cirque, répercutée par les rochers. Quelques secondes plus tard, ils entendirent la jeune fille pousser des hurlements inhumains du fond de son cercueil de métal...

PREMIÈRE
PARTIE

1

Paris, 8 juillet 2015, 14 h

Lucien Bonnerive était convaincu qu'il devait mourir. Il n'avait pas le choix. Il fallait qu'il prévienne coûte que coûte quelqu'un des plans abominables que son visiteur lui confiait, la nuit, lorsqu'il venait le torturer. Il avait eu beau se barricader dans son appartement du cinquième étage au cœur de la capitale et même cadénasser l'unique fenêtre, rien n'y faisait : celui qu'il appelait l'homme sans visage arrivait tout de même à entrer, comme un spectre venu le hanter. Lucien perdait la tête, glissait irrémédiablement sur les pentes de la folie, et ses fortes fièvres n'arrangeaient rien. Ses brûlures s'étaient infectées et, quand il avait le courage de soulever les pansements qu'il s'était confectionnés pour ses jambes, il voyait avec effroi ce qu'il restait de sa peau. Elle était écarlate, boursouflée et suintante. Ses deux jambes étaient profondément brûlées. Coincé dans son fauteuil roulant, il ne pouvait pas marcher, que ressentir la douleur. Il grelottait de fièvre malgré la chaleur de juillet. Il ne s'alimentait presque plus, s'affaiblissant de jour en jour. Il était prisonnier de son propre appartement, condamné à endurer son calvaire. Il avait du mal à se concentrer entre ses phases de délire dues à la fièvre et ses pertes de conscience provoquées par la fatigue. Sans parler de l'an-

goisse toujours présente à la tombée du jour. Il redoutait la visite du démon qui venait le tourmenter. Il ne pouvait plus supporter cette folie ; il fallait que cela cesse.

À soixante-sept ans, Lucien Bonnerive n'avait pourtant aucune envie de mourir. Il avait encore tellement à faire. Et ses étudiants prometteurs qu'il devait prendre en charge à la rentrée et qui comptaient sur lui pour les aider à passer leur thèse, qu'allaient-ils devenir sans lui ? Cette pensée, pourtant futile dans sa situation, accrût inexplicablement sa peine. Pourtant, de toute sa vie, il n'avait jamais renoncé. Il avait fait de brillantes études de médecine et s'était spécialisé dans la parasitologie. Il avait travaillé sur la maladie du sommeil, qui engendre des troubles neurologiques et dérègle le cycle du sommeil. Pendant des années, il avait parcouru l'Afrique subsaharienne pour étudier le trypanosome, le parasite responsable de ce mal mortel transmis notamment par la mouche tsé-tsé. Actuellement, en Afrique, plus de soixante-quinze millions de personnes sont exposées, mais avec le réchauffement climatique, certaines régions tempérées pourraient elles aussi devenir des zones de contamination. En d'autres termes, vers 2090, soixante-dix millions de personnes supplémentaires pourraient courir le risque d'être infectées. L'enjeu de santé était colossal, et Lucien Bonnerive avait mis toute son énergie dans cette course contre la montre. Il avait travaillé dans les années 1980 sur les essais cliniques de l'éflornithine, une molécule mise au point par Albert Sjoerdsmanot, et s'était penché, quelques années plus tard, sur le décodage du génome du parasite. Ce travail était sa plus grande fierté. Même si la route vers l'éradication de la maladie était encore longue, il avait contribué à sauver des vies. Aujourd'hui, il était confronté à ses peurs les plus profondes, la souffrance, le déclin intellectuel et physique.

Il commençait à avoir de plus en plus de mal à se souvenir de certains détails. Sa mémoire lui échappait ; elle s'effiloçait. Parfois, il avait des absences. Il s'était d'ailleurs décidé à passer des tests et craignait d'être atteint de la maladie d'Alzheimer. Lui, si fringant autrefois, n'était plus que l'ombre de lui-même. Il n'avait pas pu se laver depuis longtemps et était d'une saleté repoussante. Sa longue chevelure blanche si soigneusement peignée n'était plus qu'un amas de cheveux gras. En outre, il avait perdu beaucoup de kilos et se sentait très faible. Il ne dormait presque plus, du moins, il ne s'en souvenait plus. Il ne savait même plus si son horrible visiteur nocturne était le fruit de son esprit malade. Car, en fin de compte, quelles preuves avait-il de l'existence de l'homme sans visage ? Aucune. Il apparaissait toujours assis sur le fauteuil club en cuir de son salon. Parfois, il ne prononçait pas un mot. Au petit matin, il avait disparu. Bonnerive était seul avec son cauchemar, car en lui un doute subsistait. Et si tout cela était réel ? Une seule personne aurait pu l'aider, mais il ne pouvait l'appeler. Le fil de son téléphone avait été arraché, et il n'arrivait plus à mettre la main sur son portable. Pourtant, il fallait absolument qu'il prévienne quelqu'un. Une idée démente s'était insinuée en lui... Un plan qu'il avait commencé à mettre en œuvre quelques heures plus tôt. Restait le plus difficile. Il fit un effort surhumain pour rouler vers la table basse du salon, sur laquelle il avait laissé le clou rouillé qu'il avait réussi à extraire d'un vieux meuble de la salle à manger, s'arrachant deux ongles au passage. Il ouvrit sa chemise, serra les dents et commença à inciser sa peau. Il tremblait, ses gestes étaient maladroits. Il fallait que le message soit court ; il ne supporterait pas plus la douleur. Le sang dégoulinait sur son torse, mais il poursuivit sa sinistre besogne. Il faillit s'évanouir deux fois, mais persévéra, faisant appel à ce qu'il lui restait de volonté. Usant

de ses dernières forces, il roula vers la fenêtre en traînant un des tabourets de la cuisine. Dans un effort désespéré, il l'abattit contre la vitre qui, à sa grande satisfaction, éclata en mille morceaux. Il leva les mains et s'agrippa au rebord de la fenêtre pour se mettre debout. Il dut s'y prendre à plusieurs reprises, tant ses jambes l'élançaient. Des éclats de vitre lui entaillaient les doigts. Essayant d'oublier la morsure du verre, il continua à se hisser, s'arrachant lentement du fauteuil. Il se pencha au maximum par la fenêtre et, emporté par son poids, réussit à basculer dans le vide.